

XYZ. La revue de la nouvelle



Le faux bourg

Pierre Karch

Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (1992). Le faux bourg. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 5–8.

LE FAUX BOURG

PIERRE KARCH

Comme il arrive souvent à la fin du printemps, alors que l'hiver traîne les pieds devant l'été qui le pousse dans le dos, il s'était élevé sur les Pleuralies un vent chaud, assourdissant, qu'on avait cru interminable parce qu'on avait eu à le subir un jour et une nuit de fin de semaine alors qu'on a mieux à faire que rester chez soi. Puis le calme était revenu sur les parterres recouverts de branches mortes et d'ordures qui s'étaient répandues des poubelles renversées.

À l'abri, tout ce temps, dans l'église paroissiale abandonnée, appelée à servir éventuellement de centre culturel, de théâtre ou de restaurant, vocations qui lui étaient contraires, Rose-Alma, seize ans, vierge, avait, sans distraction aucune, écouté les voix qui, des confessionnaux, du haut de la chaire et du chœur, l'avaient prise en confiance. Des voix amies, tendres mais fortes, comme il est bon d'en entendre au milieu de la confusion générale qui renvoie chacun à soi-même après l'avoir invité à prendre parti et à voter.

Ce matin-là, le premier rayon du soleil levant traversa la rose au-dessus de la porte principale et se posa sur Rose-Alma comme une langue de feu, en donnant un souffle nouveau à son âme qui tressaillit de joie, pénétrée par l'amour divin qui porte fruit.

Dehors, dans un état de chaos indescriptible, l'attendait le quartier de la grand-ville que Dieu, par ses anges et par ses saints, lui demandait de nettoyer. Rose-Alma, armée d'un courage tout nouveau et d'une piété peu commune en cette fin de siècle, ramassa les papiers, les mégots et les ordures, passa le balai sur les trottoirs et dans les rues, remplaça les poubelles, fit tant et si bien qu'à midi rien ne traînait. Le reste de la journée, elle le passa à

peindre tout ce qu'il y avait de bois, à laver les fenêtres et les portes vitrées, à refaire les marches des escaliers, à redresser les poteaux, à changer les ampoules, à corriger les affiches et les enseignes, à redresser les balcons, à mettre les fils sous terre. Vers les dix-neuf heures, les lampadaires éclairaient les rues comme s'il faisait jour tant tout reluisait de propreté. Du perron de l'église où elle allait se retirer pour la nuit, Rose-Alma regarda son travail et trouva que cela était bon. Premier jour.

Le lendemain le soleil, qui se mirait dans la rosée, attira son attention sur les mauvaises herbes qui poussaient plus vite que les bonnes. Rose-Alma mangea ces dernières pour se nourrir de leur force et s'attaqua aux autres comme l'archange Michel, saint Georges et le frère André s'en sont pris, chacun en son temps, au démon qui paraît aux hommes sous la forme d'un dragon vert au dehors, noir en dedans. À la fin de la journée, elle avait arraché une montagne de pissenlits, de chiendents, de plantains, de trèfles, de chardons, de rhubarbes sauvages et d'herbes à puces qu'elle brûla comme les damnés de l'enfer du bon Dieu. Le feu ne dérogea pas de la nuit. Rose-Alma, qui ne ferma pas l'œil, ce soir-là, regarda les mauvaises herbes se consumer et trouva que cela était bon. Deuxième jour.

Quand il ne resta plus que les cendres de ce qui avait été, Rose-Alma se promena dans le quartier pour admirer le travail qu'elle avait fait. Mais ce qu'elle vit, c'était des centaines de goélands et des milliers de pigeons sur le clocher et le toit en pente raide de l'église, les fontaines et les monuments publics, les balustrades des balcons, les appuis de fenêtres, les pas de portes, les branches des arbres et les lampadaires. Justement irritée de voir les souillures qu'ils faisaient dégouliner sur tant de surfaces où se posaient les yeux, les mains et les pieds, elle résolut de mettre fin à ces êtres de rien qui chient sur tout ce que font les autres. Elle tordit le cou aux uns, lapida le reste. On ne vit, durant les heures qui suivirent, que des plumes se répandre sur le sol. Puis, quand elle n'entendit ni roucoulements ni cris perçants, Rose-Alma s'aperçut qu'il faisait nuit et qu'il était temps pour elle de dormir.

Elle jeta un dernier regard sur le quartier. Elle le trouva beau. Troisième jour.

Comme elle avait plutôt mal dormi, le matin suivant, elle n'ouvrit qu'un œil, et c'est ainsi qu'elle entreprit d'inspecter les rues du quartier pour voir si les mauvaises herbes avaient repoussé et si de nouveaux pigeons et goélands étaient venus remplacer les disparus. Elle n'avait toutefois pas encore quitté le bout de trottoir devant l'église qu'elle mit le pied sur de la crotte fraîche. Elle glissa et tomba, le derrière sur ce qu'elle venait d'écraser. Humiliée et offensée, elle voua à la géhenne éternelle les chiens responsables de son état. Mais avant de les envoyer où ils méritaient, elle passa la journée à les attraper et à les égorger comme le faisaient dévotement les prêtres de l'antiquité, en fonction des jours d'hécatombes. Le soir, Rose-Alma eut la satisfaction de constater que les trottoirs étaient de nouveau propres comme au début de la semaine. Quatrième jour.

Au petit matin, en sortant de l'église par la porte de côté, elle manqua de se faire renverser par une voiture qui passait. Ces engins, se dit-elle, n'ont rien de bon puisqu'ils mettent la vie des humains en péril. Comme ses voix ne la contredisaient pas, elle crut reconnaître un signe d'approbation dans leur silence. Elle se mit aussitôt à détruire tout moteur et tout appareil qui faisait du bruit, tant dans les habitations que dans la rue. Quand le soleil se mit à décliner derrière la montagne crucifiée, on n'entendait plus dans le quartier que la respiration du vent dans les arbres qui soufflait une berceuse endormeuse. Ce soir-là, Rose-Alma se coucha de bonne heure, en se louant du bon travail qu'elle avait fait. Cinquième jour.

En descendant les marches du perron, ce jour-là, Rose-Alma entendit des gens se quereller. C'était les anciens du quartier qui réclamaient des privilèges qu'ils refusaient de partager avec ceux qu'ils traitaient d'étrangers et qui vivaient pourtant dans le même pâté qu'eux. Rose-Alma tenta d'abord de les mettre d'accord, puis, n'y parvenant pas, décida qu'il fallait éliminer les anciens qui n'étaient pas raisonnables et les nouveaux à qui elle ne pouvait

non plus donner entièrement raison. À la fin de la journée, il ne restait plus qu'elle dans le quartier. Elle rasa donc toutes les constructions inutiles, celles qui étaient trop fières et celles qui ne l'étaient pas assez et finit avec une seule maison sans ornementation qui ne pouvait faire envie, ne donnant à personne le goût d'y vivre. Avant de se coucher, elle jeta un dernier regard sur les Pleuralies et trouva que c'était bon. Sixième jour.

Comme il n'y avait plus rien à changer là où tout avait été fait, Rose-Alma se leva tard le septième jour. Et quand, vers les quatorze heures, elle voulut se reposer de la perfection qu'elle avait créée et s'en distraire un peu, elle quitta le faux bourg pour retrouver un quartier plus animé.

XYZ



l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



132 p., 14,95 \$

Bernard Andrès *D'ailleurs...*

« La littérature, l'écriture, le mot écrit, imprimé, affiché, sont d'ailleurs toujours très présents, mais d'une manière subtile, comme un détail, dans ces textes divertissants et intelligents, à l'écriture alerte, bien rythmée. »

Lucie Côté, *La Presse*